



*Jehanne Collard
& Eva Paul*

LA PEINE DE NAÎTRE ?

TÉMOIGNAGE

Flammarion

Extrait de la publication

La Peine de naître ?

Du même auteur

Victimes de la route : vos droits, Éditions n° 1, 1996.

Victimes : les oubliés de la justice, Stock, 1997.

Assurés, si vous saviez !, avec Jean-François Lacan,
Albin Michel, 1998.

Malades, si vous saviez..., avec Jean-François Lacan,
Albin Michel, 2000.

Le Scandale de l'insécurité routière, avec Jean-
François Lacan, Albin Michel, 2001.

Accidentés de la route : vos droits, Albin Michel,
2003.

Ma vie a commencé dans un fracas de tôles, Albin
Michel, 2005.

Victimes, défendez-vous – Le Guide des accidentés,
avec Romy Lafond, Flammarion, 2007.

Jehanne Collard
Eva Paul

La peine de naître ?

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1059-2

AVANT-PROPOS

Entre ces deux-là, il n'y a depuis longtemps que silence et blessures.

Blessures à vif, sans cicatrisation probable. De celles que s'infligent deux êtres trop proches, deux âmes de la même trempe et pourtant empêtrées dans leurs manques, leurs peurs.

Silence auquel on se condamne pour s'épargner, l'une et l'autre, de nouvelles blessures.

Entre ces deux-là, il n'y a, depuis toujours, que de l'amour. Vingt-cinq ans d'un amour aussi exigeant que contrarié comme il en existe parfois entre une mère et sa fille.

*

Jehanne Collard est une avocate passionnée, une militante du droit des victimes. Depuis un terrible accident de la circulation, elle consacre

Avant-propos

sa vie à la lutte contre la délinquance routière. Eva, sa fille, est infirme moteur cérébral, handicapée à vie, depuis sa naissance.

Jehanne n'a jamais pu se pardonner d'avoir donné à sa fille une vie tronquée. Eva n'a jamais compris pourquoi sa mère fuyait le handicap de sa propre fille en consacrant tout son temps, toute son énergie, à la défense des grands blessés de la route.

*

Il y a quelques années, Jehanne Collard a levé un coin du voile¹, raconté le cataclysme qu'a été pour elle le handicap d'Eva. Et tenté d'expliquer le secret de son engagement : obtenir pour les autres la réparation qu'elle n'a pas su mettre en œuvre lors de la naissance de sa fille.

Quand le livre est sorti, Eva n'a rien dit. Mais, presque au même moment, elle a décidé de devenir à son tour avocate. Cette décision, pourtant, n'a pas rapproché la mère et la fille. Au contraire, elle a semblé raviver toutes les angoisses de Jehanne, toutes les attentes frustrées d'Eva.

*

1. *Ma vie a commencé dans un fracas de tôles*, Albin Michel.

Avant-propos

Entre la mère et la fille, il y a trop de choses qui n'ont pas été dites. Par pudeur, par peur, par désespoir.

Pour que le dialogue se noue un jour, il faut se résoudre à mettre des mots sur l'intolérable, sur ce corps rebelle, déformé, sur cette absurdité qui dévaste la vie d'Eva et hante celle de Jehanne.

Il faut parler du handicap, des rejets qu'il suscite, des désespoirs dans lequel il enferme.

Il faut parler du handicap, à mots ouverts, chacune de son côté, pour que la crainte de blesser l'autre ne vienne pas travestir la sincérité.

Il faut parler du handicap, de ce qu'il creuse entre une mère et sa fille pour tenter de comprendre, de combler l'autre gouffre, celui que nous laissons s'installer, au-delà des bons sentiments, des promesses non tenues, de lois jamais appliquées, entre valides et handicapés.

Deux confessions parallèles qui tentent de se rejoindre pour nous éclairer. C'est à cela que servent parfois les livres.

ACTE UN

Juin 2007

EVA

Tout le charme de ma situation...

Maintenant, c'est le pied. Le gauche ou le droit, peu importe. Ils sont aussi difficiles, l'un que l'autre, à atteindre, à dompter pour qu'ils consentent à glisser dans la chaussette. C'est la première épreuve du matin et le baromètre de ma journée. Ça rentre sans rechigner : la météo est au beau fixe. Mais souvent, le pied renâcle et la chaussette se chiffonne, glisse, s'entortille, animée d'une vie aussi erratique qu'incompréhensible. Plus j'insiste, plus le pied se dérobe, et la journée tourne au cauchemar. Je déteste être ainsi rappelée aux évidences incontournables. Surtout de bon matin. Mieux vaudrait laisser tomber, allumer une clope, faire semblant de m'en désintéresser, menacer de rester au lit toute la journée. Remettre à plus tard ce voyage à Paris. Mais je suis incapable d'abandonner. Têtue, je suis. Plus têtue que mes pieds. Dans la vieille guerre qui m'oppose à eux, je n'ai jamais baissé la garde. Forcément, ils m'en veulent. Et

on n'imagine pas ce que les pieds peuvent inventer pour se venger.

*

Qu'on se rassure : à l'exception de cette malheureuse affaire de chaussette, le reste des besognes quotidiennes ne pose plus de problèmes majeurs. Vêtements, accessoires, bouquins, médicaments ou ordinateur : tout est sous contrôle, à portée de main. Dans ma chambre, les choses ont appris une certaine docilité. Elles ont renoncé à défier mon équilibre précaire et restent sagement à terre, là où je les ai laissées tomber. Et comme la pièce est minuscule, il suffit de se laisser glisser du lit, au pire, de ramper quelques centimètres pour mettre la main sur les fugueurs habituels : le briquet, les cigarettes, le téléphone. Et les cannes bien sûr. Pour le visiteur, le spectacle doit être consternant. Je le devine dans leurs regards effarés quand ils tentent de se frayer un passage entre tous mes tas, plus ou moins intimes, plus ou moins anciens. Même les amis les plus indulgents font la grimace. Je plaide tout de suite les circonstances atténuantes : le désordre est une tare familiale. De mère en filles, nous sommes définitivement bordéliques. Mais je suis la seule à ne pas culpabiliser. Moi, je suis tacitement dispensée de rangement. Je l'ai toujours été. C'est un des petits avantages de mon état.

*

Je ne veux pas passer pour une planquée, un tire-au-flanc. Le désordre est pour moi un vrai confort. Mieux : un réconfort dans un environnement objectivement hostile. Les placards, les armoires, les bibliothèques, leurs magnifiques perspectives d'étagères, rangées de tiroirs, alignements de cintres sont des chefs-d'œuvre diaboliques inventés par des génies qui n'ont jamais eu besoin de leurs mains pour agripper un point d'appui, puis se tenir debout. Ils restent infiniment moins pratiques que mon système de tas, d'empilements géologiques. Grâce à lui, le monde perd de sa rigidité, de son insupportable verticalité, pour se mettre enfin à la portée de mes gestes approximatifs, de mes coordinations défaillantes. Enfin là, je m'emballe, je théorise, j'abuse. Il y a des jours où les approximations se conjuguent, où même mes tas conspirent contre moi. Je deviens folle ; je passe des heures à chercher une culotte ou le cendrier. Je me dis alors que je dois passer à autre chose, abandonner cet univers au ras de la moquette, un peu trop enfantin. Grandir enfin. Intérieurement, s'entend. Parce que, pour le reste, c'est râpé : un mètre cinquante-cinq entièrement dépliée à l'horizontal. Bien moins quand je me dresse au bout de mes cannes. Une taille consternante quand on vise la séduction d'un top-modèle et qui, de plus, ne règle en rien ce malheureux problème de

chaussette. Même si je suis théoriquement plus proche que d'autres de mon pied, je ne peux rien contre sa résistance quotidienne. Soit les bras sont trop courts, soit les jambes ont poussé de travers et refusent de se plier correctement. À vue de nez, les ongles ont pris aussi des proportions gênantes et réclament, en urgence, une intervention extérieure. Car envisager une opération aussi pointue aux confins de ma personne, même modeste, reste impensable. Il faudra en parler à Raymonde quand elle sera là. Retour à la case dépendance.

*

Pour la chaussette, je pourrais aussi capituler. Je l'ai fait pendant des années. Un appel sur le portable et Mamoune viendrait à mon aide. Dans un concert de verrous qu'on tire, de savates qui traînent, de jappements excités de Rudi, sa petite chienne, ma grand-mère franchira les dix mètres qui séparent son appartement de ma chambre de bonne. Pestant contre ces exercices qui ne sont plus de son âge, ses yeux qui ne voient plus rien, contre Raymonde qui est toujours en retard, mais secrètement ravie que j'aie besoin d'elle. Mamoune qui me téléphone quinze fois par jour, contrôle toutes mes allées et venues, surveille chacun de mes repas comme si j'avais encore dix ans. Merveilleuse et dévorante Mamoune. Je ne

l'appellerai pas. On a sa dignité, quand même. Et d'ailleurs, le pied gauche est maintenant chaussé. Passer le droit ne devrait pas être insurmontable.

*

Faut accélérer tout de même. Sinon, je vais rater l'avion. Même si, l'expérience aidant, j'ai prévu la marge nécessaire pour affronter les abîmes de perplexité dans lesquels je plonge invariablement les employés de la compagnie aérienne :

« Oui, seule. Je voyage sans être accompagnée. À vingt-six ans, j'ai passé l'âge de porter la petite pochette bleue autour du cou. Même si je finis stockée au fond de l'appareil avec les UM¹.

— ...

— Non, ce n'est pas compliqué : je veux bien m'installer sur le fauteuil roulant jusqu'à l'avion. Après je me débrouille en m'appuyant entre les rangées de sièges, j'ai l'habitude. Il suffit que quelqu'un porte mes cannes.

— ...

— Bien sûr, on m'a informée qu'en cas de crash, je ne pourrais être évacuée qu'en dernier.

— ...

1. *Unacompanied Minor* désigne dans le jargon des compagnies aériennes les enfants voyageant seuls.

Composition et mise en page



N° d'édition : L01ELKN000171N001
Dépôt légal : octobre 2008